

bornes dans ses projets, Chamayou joignait une grande expérience que lui avaient valu ses déjà longues années de pratique, et sa vie de labeur restera parmi nous un exemple à continuer.

Nous qui l'approchions de près et pouvions, par conséquent, le suivre dans ses études, dans ses espérances, nous qui connaissions le but de sa vie; nous avons vu disparaître avec une profonde affliction, au moment où il touchait au but et aurait pu couronner son existence par un repos laborieusement acquis, le Camarade dévoué qu'il était.

Sur sa tombe, notre camarade Auriensis, membre du Comité et ami personnel de Chamayou, a prononcé les quelques paroles suivantes :

« C'est avec la plus poignante émotion que nous avons appris la mort presque subite de notre camarade Chamayou.

» A son retour de Mexico, il y a un mois à peine, nous étions heureux de lui prodiguer nos félicitations pour les succès qu'il avait obtenus au Mexique, et nous nous réjouissions de voir ses efforts intelligents justement récompensés.

» Plein d'espoir et de courage, Chamayou nous faisait part de ses nouveaux projets; il se préparait à s'expatrier encore, à écouter les sollicitations qui lui parvenaient de l'étranger, pour la mise en exploitation de ses brevets pour la fabrication du ciment, où ce produit, essentiellement européen, n'arrive qu'à des prix beaucoup trop élevés.

» C'est à Paris, où il s'était installé pour y jouir d'un repos bien mérité et qu'il employait à l'étude de ses projets, qu'il a été frappé avec la plus extrême violence, par un mal qui ne pardonne pas.

» Au nom de la Société des Anciens Élèves, dont il était membre aussi dévoué que distingué, je remplis la douloureuse mission d'adresser à notre Camarade un dernier adieu, et je présente à sa famille nos plus sympathiques doléances. »

PERREAUD
(Aix 1884-87).

MONNEINS (ANTOINE-HENRI)

Angers 1846-49

Le 30 mai 1898, à Draveil, chez son gendre, notre camarade M. Charles Lhomme, dans les bras de sa fille et de sa femme, qui n'avaient cessé de l'entourer de soins tendres et dévoués, mourait Antoine-Henri Monneins, ingénieur, directeur de la maison Bagshawe aîné.

Il était né le 1^{er} juin 1831, à Tonneins (Lot-et-Garonne).

De bonne heure, il manifesta pour le dessin et la mécanique des aptitudes qui engagèrent ses parents à donner à ses études une direction professionnelle.

Entré à l'École nationale des Arts et Métiers d'Angers, à peine âgé de quinze ans, il s'y fit remarquer par son zèle, ses aptitudes spéciales et ses succès, qui l'accompagnèrent jusqu'à sa sortie. Il ne quitta l'École, en effet, qu'après avoir brillamment achevé ses études et en emportant une des premières médailles qui déjà étaient accordées alors aux premiers de chaque division.

Aussitôt sorti d'Angers, Monneins n'hésita pas, suivant une pratique que l'on ne saurait trop recommander aux jeunes élèves sortants, à débiter comme ouvrier aux ateliers de Bacalan, à Bordeaux, et à perfectionner ainsi ses aptitudes manuelles et ses connaissances du dessin appliqué aux travaux de mécanique.

Peu après il se rendait à Angoulême, travaillant toujours comme ouvrier et dessinateur dans divers ateliers; puis il passa au service de l'ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, chargé des travaux relatifs à la construction du chemin de fer d'Orléans.

Monneins avait alors vingt et un ans; il venait de se marier à celle qui fut pendant quarante-six ans la compagne dévouée de sa vie; le moment était venu d'améliorer sa situation en vue des charges prochaines de la famille. Un poste de dessinateur lui fut offert, dans la maison Decourt, à Essonnes. Il l'accepta; mais c'est alors que l'excellente préparation qui avait été faite de ses études et de ses travaux se manifesta; en peu de mois il devint l'ingénieur-directeur de cette maison, qui s'occupait surtout de roues hydrauliques et de matériel de meunerie et minoterie, et qui occupait 100 à 150 ouvriers.

C'est là que M. A. Piat, de la maison J. Piat et fils, qui prévoyait, qui sentait déjà le grand élan que sa maison était appelée à prendre, rencontra et apprécia l'ingénieur, qui avait alors trente-cinq ans. En 1866, il appelait Monneins à diriger son importante maison. La tâche n'était pas ordinaire; car on n'ignore pas que déjà à cette époque la maison J. Piat et fils faisait la fonderie et la construction mécanique, et la variété de ses modèles et de ses travaux était considérable. Monneins, très bien secondé, d'ailleurs, très actif, excellent mécanicien, suffit amplement à tout; il portait son attention sur les devis, sur les études, sur la fabrication, et en même temps sur les relations avec la clientèle, que M. A. Piat surveillait et suivait de haut, en dirigeant et en encourageant son personnel avec cette bienveillance et cette urbanité qui n'ont pas été une des moindres causes du grand succès de sa maison.

En 1880, Monneins quittait la maison A. Piat et prenait, peu de temps après, la direction de la maison Burton et fils, direction où il se fit de nouveau remarquer par ses aptitudes techniques et commerciales, et qu'il conserva jusqu'en 1893, époque où il la quitta pour diriger la maison fondée par les frères Bagshawe, lesquels avaient été également attachés à la même maison A. Burton, et qui devint plus tard la maison actuelle Bagshawe aîné, au développement de laquelle Monneins a largement contribué.

C'est dans ce dernier poste, où il n'a cessé de se prodiguer, qu'une grave maladie est venue s'emparer du travailleur acharné que fut Monneins; et que, malgré tous les soins pressés des siens, la mort est venue le saisir.

Monneins était dur au travail, exigeant autant pour lui-même que pour son personnel; le fond de son caractère était cependant l'enjouement; il aimait plaisanter et ne dédaignait pas, à l'occasion, d'assaisonner ses malices d'une pointe d'ironie. En réalité, c'était un excellent homme, autant qu'un ingénieur habile, ayant, au plus haut point, le sentiment de la mécanique. Tous ceux qui l'ont connu se souviendront de son activité, autant que de l'audace qu'il apportait dans la solution des questions les plus ardues. La mort l'a trouvé, après une longue vie dévouée au travail, tout à fait préparé : c'était, d'ailleurs, un croyant, et c'est avec une âme sereine qu'il s'est endormi pour toujours dans les bras de sa femme et de sa fille qu'il chérissait tendrement et auxquelles nous renouvelons, ainsi qu'à ses fils, dans cette circonstance douloureuse, l'expression de nos sentiments de sympathique condoléance.

D.-A. CASALONGA
(Aix 1853-56).

MONGOUR (GABRIEL)

Angers 1882-85

Tous les Anciens Élèves et les personnes ayant connu Mongour apprendront avec tristesse la perte que vient d'éprouver notre Société dans la personne de ce sympathique Camarade, membre de notre Association amicale depuis 1891, décédé le 16 mai 1898, au Grand-Montrouge (Seine).

Mongour, né à Paris le 8 mai 1866, entra, après sa sortie de l'École d'Angers, dans la maison Vollot-Badois, à Paris, en qualité de dessinateur et ne quitta ce poste qu'au moment de partir au service militaire.